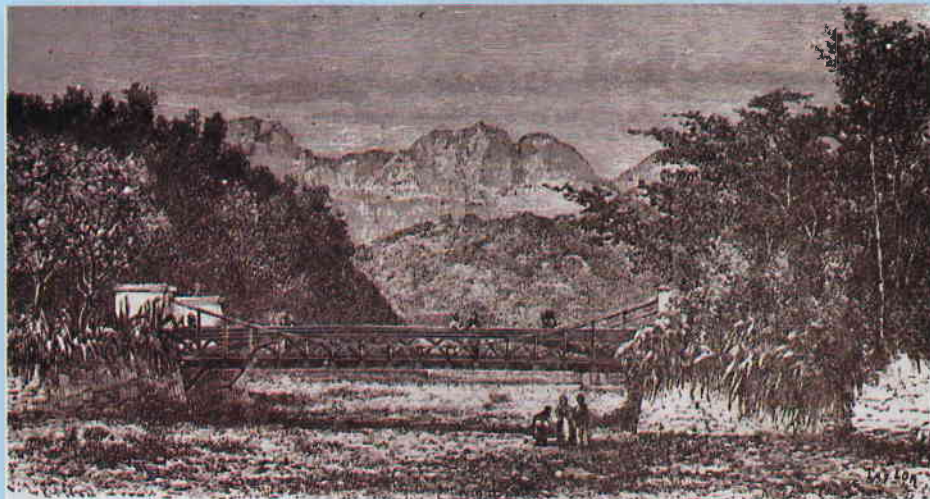


Robert Louis Stevenson à Menton

(1863-1873)



Le Val du Caref (près de la Mer) en 1860
Emplacement des Jardins actuels "Le Tour du Monde - Hachette".



Robert Louis Stevenson est né le 13 novembre 1850 à Édimbourg et mort le 3 décembre 1894 à Vailima (Samoa). C'est un grand écrivain écossais, auteur de nouvelles, d'essais et de nombreux romans dont *l'Île au trésor* (1883), *L'étrange cas du Dr. Jekyll et Mr. Hyde* (1886), ou le récit *Voyage avec un âne dans les Cévennes* (1879).

Il a séjourné à Menton à trois reprises, de 1863 à 1873.

A partir de 2500 lettres de son auteur préféré, **Michel Le Bris**, écrivain français a publié en mars 1994, le premier volume d'une biographie dédiée à **Stevenson**. Notre connaissance de l'hôtellerie mentonnaise nous permet d'y d'entrevoir l'évolution de Menton entre deux dates-clés : 1863, soit deux ans après que Menton est devenue française et 1873, sous la présidence de la République du maréchal Patrice de Mac Mahon, trois ans après la chute du Second Empire.

Du 4 février au 31 mars 1863, **Robert Louis Stevenson**, alors âgé de 13 ans est de santé précaire. Il arrive à Menton en compagnie de ses parents, **Maggie** et **Thomas Stevenson**, qui ont choisi de résider dans la pension de Londres, située en pleine campagne, avenue de la Madone (future avenue Carnot au n°23) approximativement où se trouve l'aile sud-est du futur hôtel Astoria/chemin d'accès au square des États Unis. Ils sont accompagnés de **Cummy (Alison Cunningham)**, la nurse et infirmière de Robert Louis. Il y aura un autre retour à Menton, du 19 décembre 1863 jusqu'en mai 1864. A cette occasion, il y a aussi **Jessie Warden**, une jeune fille avec qui il joue fréquemment en Écosse.



A Menton, il passe des moments d'insouciance dans cette atmosphère très éloignée du climat d'Édimbourg, sa ville natale. De ces deux séjours mentonnais, il en gardera une image de quiétude enfantine qu'il pensera retrouver dix ans plus tard où, seul, il revient à Menton une 3^{ème} et dernière fois (11 novembre 1873).

R.L. Stevenson fait le voyage en train jusqu'à la nouvelle gare de Menton qui n'existait pas en 1863.

Là où il faisait bon se promener avec **Cummy**, sa nurse et infirmière ainsi que lors de son 2^{ème} voyage avec **Jessie Warden**, "son amoureuse", combien de parties champêtres y avaient-ils fait ensemble ?

Là, au milieu des clapiers et des poulaillers, à côté de petites plantations vivrières, il n'y avait que quelques plants de vignes, des citronniers, des bigaradiers et des fleurs sauvages qui bordaient quelques chemins de traverses qui reliaient l'espace semi-marcageux du quartier de la Condamine, entre le torrent du "Carrei" à celui du "Borraglio" sur les berges desquelles prospéraient des touffes de cannes sauvages séparant quelques gravières.

Dès son arrivée en novembre 1873, première désillusion, cette "pension de Londres" tant fantasmée « était louée en appartements et la villa Bossano où il avait passé tant de jours heureux, n'était plus

qu'une annexe de l'ex-hôtel Tuxim (1), devenu «de Russie (2)» et une salle à manger occupaient maintenant la place du Jardin ».

De ce fait, il s'installe à l'hôtel Pavillon (actuel hôtel Prince de Galles), un peu plus loin vers la plaine de Carnolès.

Stevenson se pose alors la question « Menton avait-il atteint l'âge de raison ? », devant toute cette noria de véhicules hippomobiles et cette activité urbaine. Un autre fait a attristé **Stevenson**. Il pensait se rapprocher d'un cabanon où il venait jouer aux cartes avec **M. Grillier** son « piètre précepteur » chargé

de lui enseigner le français. Cet abri de jardin était situé à côté de « la vieille chapelle, à l'entrée du Val de Gorbio qui semblait maintenant disparaître sous la rutilance d'une nouvelle villa » (construite pour M. Craën, un important commerçant anversoïse).

Finalement, lors du début de ce dernier voyage mentonnais, il est assez morose et peu indulgent pour ce Menton qui a tellement changé et devenu une ville de soins où la maladie rôde partout. Il note

le château des Morts règne sur la ville ». Il faut préciser que lui-même est venu à Menton pour être soigné par le **Dr. Bennet** qui a si bien vanté les vertus de ce climat. Il lui rend visite à Nice où le docteur a installé un autre cabinet. En fait, **Stevenson** n'est ni tuberculeux, ni poitrinaire. C'est ce que lui indique le **Dr Bennet** qui constate plutôt qu'il est profondément dépressif à un point tel qu'il est dans un état handicapant. Des études récentes laissent supposer néanmoins qu'il devait être atteint de bronchostase ou de sarcoïdose, deux maladies des poumons peu connues à l'époque.

Stevenson quitte l'hôtel du Pavillon

L'attente de l'eau chaude apportée dans la chambre n'y est pas plus longue qu'ailleurs. La présence des Anglais n'y est pas trop importante ! Sans doute le prix de la pension ?... En effet, puisqu'il ne vit que de la rente que lui verse son père ! Même le prix des bougies, que seul l'hôtelier peut vendre dans son établissement, ne lui permet pas d'en allumer plus d'une à la fois. Bien souvent, il doit rester dans le noir pour faire des économies ; ce qui accentue la mortelle monotonie d'être solitaire loin des personnes qui sont importantes à ces yeux. De manière plus terre à terre, il ne lui est pas possible

de se faire chauffer quelques plats dans un recoin de jardin comme cela peut être le cas dans des établissements plus modestes dont la vente de l'alcool à brûler est assurée par l'hôtelier lui-même. Autre réalité, l'hôtel est placé sur la route principale vers Monaco côté Nord ; côté Sud, il n'y a que quelques pieds de tamarins battus par les vagues, la promenade du Midi est en cours de construction jusqu'au torrent Gorbio.

Stevenson trouve également qu'à Menton « le doux farniente des rues ensoleillées a laissé place à un ballet frénétique de fiacres, ouverts ou fermés, à deux



d'ailleurs « Sous les parfums des citronniers et des orangers, la mort est partout présente. Russes, Polonais, Anglais, Danois, Suédois, Américains fortunés y viennent soigner leurs poumons – et mourir, souvent. Les alentours du vieux château qui dominant la ville, n'est plus qu'un vaste cimetière, les catholiques, français et polonais, aux meilleures places, au centre. Les hérétiques (protestants) sur les pourtours, serrés les uns aux autres, et chacun des malades arpentant la garrigue en quête d'air pur, ne peut manquer de voir sur les hauteurs, le lieu où il achèvera, peut-être, son séjour :



fêter Noël sur la Riviera. Après maintes recherches, ils trouvent un nouvel hôtel. Il vient d'être construit, l'hôtel Mirabeau à Garavan (4) ; finalement plus cher que l'hôtel du Pavillon

(5) et de sa sœur, Mme **Sophie Garschine** qui habitent à la villa Marina, située à proximité et où elles y organisent des petits bals costumés. Il est facile de comprendre que dans une telle atmosphère festive, il reprend goût à la vie. Cette période est déterminante. Malgré les jeux et les libations, elle lui a permis de conforter l'idée que son avenir est celui d'un écrivain (6) et non celui d'un fils parfait qui peut devenir ingénieur auquel son père le destine ou d'entreprendre la carrière d'un avocat, plan B élaboré en 1871 par substitution fataliste de l'autorité paternelle qui subvenait aux besoins financiers de ce rejeton malade et néanmoins aventurier (pour que son père ne lui coupe pas les vivres, il a poursuivi ses études. Il est devenu avocat en 1875).

places, à trois places, à quatre places qui se bousculent en tout sens, des omnibus remontent par dizaine la vallée de Turin (actuelle avenue de Verdun) sous les platanes pour chercher les nouveaux arrivants à la gare »(3).

Monte-Carlo

Le 20 décembre 1873, ayant fait ses bagages, **Stevenson** quitte l'hôtel Pavillon et part accueillir à la gare de Monaco **Sydney Colvin** son ami, venu rencontrer "pour affaires" Sir **Charles Dilke**, un député anglais à l'avenir politique prometteur. Ensemble, ils s'installent dans un petit hôtel monégasque. Néanmoins, il est évident que les compères sont trop insolites pour déambuler dans ce Monte-Carlo en devenir, destiné au luxe et aux jeux. **Stevenson** se voit interdire l'entrée au Casino de **François Blanc** à cause de son accoutrement. Seul, **Colvin** est autorisé à y entrer. Mais il est profondément choqué par un Polonais qui se tire une balle dans la tête à la table de jeu où il avait pris place. Dès le lendemain, ils quittent la Principauté pour retourner à Menton. Hélas, l'hôtel du Pavillon a été envahi par une horde d'anglais venus

villon mais en pleine campagne (la rue Webb Ellis n'est pas percée et le bas de l'Avenue Katherine Mansfield n'est que l'antique chemin De Pretti), la clientèle y est plus cosmopolite (des Américains, des Français et des Russes, quelques Anglais seulement). C'est sans doute pendant cette courte période que **Stevenson** passe du laudanum (préparation à base d'opium qu'il utilise comme médicament) à sa première utilisation d'opium de Chine qu'il fume à l'hôtel Mirabeau, dans sa chambre. Finalement, c'est à Garavan et grâce à son ami **Colvin**, que **Stevenson**, (le 27^{ème} écrivain le plus traduit et lu au monde), a repris goût à la vie et qu'il décide de continuer l'écriture de deux nouvelles et la rédaction d'*Ordered South* « Le Sud sur Ordonnance ». C'est aussi à l'hôtel Mirabeau qu'il rencontre **Andrew Lang** homme de lettres écossais, poète, romancier, critique littéraire ainsi que **Gustave Paul Robinet**, un artiste peintre français, ou **M. Johnstone**, un américain aux dons inénarrables de conteurs duquel il retient la virtuosité de l'humour et le ton jubilatoire. Il faut ajouter à ce cocktail bouillonnant, la présence féminine de Mme **Azzetsky**, princesse

Jean-Claude VOLPI

(1) sans doute hôtel de Turin, avant que l'enseigne n'émigre rue de Castellar (actuelle rue St. Charles). Cet autre hôtel de Turin est devenu école primaire de l'Hôtel de Ville après 1936.

(2) La nouvelle enseigne de l'hôtel de Russie dont il est fait état deviendra l'Hôtel Bristol au n°24 avenue Carnot.

(3) "Les années bohémiennes" de Michel Le Bris (p. 424)

(4) L'hôtel Mirabeau a été construit vers 1871/72 dans un jardin de citronniers et d'orangers. Il apparaît ensuite comme hôtel Britannia (1879). Il a été regroupé avec la pension d'Italie (construite en 1864). Par la suite, l'enseigne générale évolue et devient : hôtel Britannia et Beau-Site, actuelle Copropriété **Espace 2000**, 61 Porte de France.

(5) Dans son courrier, il sera toujours équivoque sur ses relations entretenues avec la Princesse Zassetsky derrière les volets de la future Pension Marina...

(6) "Les années bohémiennes" (p.440) Avec ce groupe improbable, Stevenson jouera à de nombreux jeux de sociétés comme c'était le cas dans les hôtels de l'époque en fonction du hasard des rencontres. Non seulement au billard avec les hommes mais souvent au jeu de la Sellette « où l'on prend dans la figure les plus allègres des vérités premières assis sur une chaise face à un public ; hilare » et redoutable ! Est-ce là dans cet hôtel Mirabeau ou dans cette pension Marina qu'il a appris à aborder des sujets très profonds par le biais de détails anodins qui donnent du volume à ses essais et romans ?...

